

## LE VENTRE DE PARIS

### *Emile Zola (1840-1902)*

Employé aux éditions Hachette, le jeune Emile Zola ne tarde pas à se faire connaître suite à la publication de *Mes Haines*, recueil d'articles jugé scandaleux, et, d'autre part, grâce au soutien sans concession que l'auteur apporte au peintre Manet, très controversé à cette époque. Si *Thérèse Raquin* constitue le premier succès de Zola, l'écrivain est avant tout célèbre pour avoir écrit *les Rougon-Macquart*, soit une série de romans retraçant « l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ».

Cette œuvre ambitieuse suit le principe prôné par les naturalistes, dont Zola est le chef de file et, de loin, l'écrivain le plus marquant et le plus prolifique. *Les Rougon-Macquart*, parmi lesquels figure *le Ventre de Paris*, sont ainsi conditionnés par un double objectif propre au naturalisme : d'une part, la représentation objective et réaliste des conditions de vie et du milieu social, le tout profondément marqué par l'environnement politique et historique ; de l'autre, la démonstration scientifique qui tend à prouver que chaque individu est déterminé à la fois par l'hérédité et le milieu social, chacun perdant son individualité pour agir selon un mécanisme implacable. Littérature morale, le naturalisme zolien met principalement en scène des figures populaires dans un décor urbain, essentiellement parisien.

Zola, bien que décrié, connaît le succès grâce à ses œuvres phares, parmi lesquelles se détache *l'Assommoir*. Toutefois, l'écrivain, qui n'a pas pour autant abandonné le journalisme, s'implique dans l'Affaire Dreyfus, publiant dans *L'Aurore* son célèbre article « J'accuse » dans lequel l'armée et l'Etat sont pris à parti. Condamné à l'emprisonnement, Zola est contraint à s'exiler. Peu après son retour en France, l'écrivain meurt mystérieusement asphyxié par le poêle de son bureau. Son corbillard sera suivi par une foule venue rendre un dernier hommage à cet homme qui a su mettre en jeu son confort et sa notoriété pour combattre une injustice.

### *Le Ventre de Paris (1873)*

Le récit débute avec le retour de Florent à Paris en 1858 : échappé de Cayenne où il a été envoyé par erreur, le jeune homme, déjà usé par la vie, revient trouver son frère Quenu, pour qui il éprouve toujours une vive affection. Maigre et affamé, le proscrit retrouve son frère marié à la grosse et belle Lisa, le couple possédant une somptueuse charcuterie et vivant dans l'opulence et la graisse.

*Le Ventre de Paris* dépeint la lutte des Gros avec les Maigres, symbolisée en premier lieu par le conflit qui s'instaure entre Florent et sa famille. Le héros, pauvre, idéaliste, porte sur ses épaules le lourd fardeau de la misère humaine et de l'injustice. Orphelin très tôt, il doit abandonner ses études pour pouvoir vivre et pour nourrir son frère. Commence alors pour lui une vie semée d'embûches et de difficultés, lorsque Florent s'engage à donner des cours particuliers à des petits bourgeois ne lui laissant aucun répit et l'humiliant chaque jour un peu plus. Idéaliste, il cherche alors une consolation dans la politique en se créant un monde fait d'idéaux républicains. Présent lors de l'installation de barricades, Florent assiste à la mort d'une jeune femme tuée par un sergent et, définitivement marqué par le visage de la morte, les mains couvertes de sang, le héros est appréhendé par la police et condamné à la déportation pour avoir tué deux sergents.

A son retour en France, Florent rencontre Gavard, vieil ami de la famille républicain, et, grâce à lui, il obtient une place d'inspecteur de la marée aux Halles, malgré son dégoût pour l'argent de l'Etat. Toutefois, le jeune homme ne peut s'empêcher de renouer avec ses idéaux et,

en compagnie de Gavard et d'amis mystérieux, il nourrit le projet d'une révolte contre le pouvoir en place, sans se douter que parmi ses « alliés » se trouvent deux espions de la police, qui n'a pas perdu sa trace depuis son arrivée en France. Dénoncé non seulement par sa belle-sœur mais aussi par l'ensemble du quartier, Florent est rapidement arrêté et à nouveau envoyé au bagne. C'est non seulement la mesquinerie et la bassesse de tout un peuple qui ressortent de cette fin tragique, mais aussi le peu d'amour dont sont capables les hommes dont les préoccupations purement matérielles constituent le seul univers : Quenu, après avoir versé quelques larmes suite à la capture de son frère, finit par se laisser convaincre par sa femme et considère qu'ainsi va la vie. La victoire des Gros est symbolisée par la réconciliation des deux belles des Halles, Lisa et la Normande, en froid depuis l'arrivée de Florent. Les rumeurs de révoltes disparaissent comme elles étaient venues, et la condamnation du Maigre rétablit la paix dans cet univers où les Gros se noient dans l'abondance et la médiocrité. C'est la victoire des Gros sur les Maigres, la victoire des Halles sur Florent.

### ***Extraits***

#### ***Première description des Halles***

« Florent le suivait, s'abandonnait. Une lueur claire, au fond de la rue Rambuteau, annonçait le jour. La grande voix des Halles grondait plus haut ; par instants, des volées de cloche, dans un pavillon éloigné, coupaient cette clameur roulante et montante. Ils entrèrent sous une des rues couvertes, entre le pavillon de la marée et le pavillon de la volaille. Florent levait les yeux, regardait la haute voûte dont les boiseries intérieures luisaient, entre les dentelles noires des charpentes de fonte. Quand il déboucha dans la grande rue du milieu, il songea à quelque ville étrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses routes, ses places et ses carrefours, mise tout entière sous un hangar, un jour de pluie, par quelque caprice gigantesque. L'ombre, sommeillant dans les creux des toitures, multipliait la forêt des piliers, élargissait à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes ; et c'était, au dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres, toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tordaient et se nouaient, couvraient un monde avec les légèretés de feuillage d'une futaie séculaire. Des quartiers dormaient encore, clos de leurs grilles. Les pavillons du beurre et de la volaille alignaient leurs petites boutiques treillagées, allongeaient leurs ruelles désertes sous les files des becs de gaz. Le pavillon de la marée venait d'être ouvert ; des femmes traversaient les rangées de pierres blanches, tachées de l'ombre des paniers et des linges oubliés. Aux gros légumes, aux fleurs et aux fruits, le vacarme allait grandissant. De proche en proche, le réveil gagnait la ville, du quartier populaire où les choux s'entassaient dès quatre heures du matin, au quartier paresseux et riche qui n'accroche des poulardes et des faisans à ses maisons que vers les huit heures. »

#### ***Deuxième description des Halles***

« Le cadran lumineux de Saint-Eustache pâlisait, agonisait, pareil à une vieille surprise par le matin. Chez les marchands de vin, au fond des rues voisines, les becs de gaz s'éteignaient un à un, comme des étoiles tombant dans de la lumière. Et Florent regardait les grandes Halles sortir de l'ombre, sortir du rêve, où il les avait vues, allongeant à l'infini leurs palais à jour. Elles se

solidifiaient, d'un gris verdâtre, plus géantes encore, avec leur mâtüre prodigieuse, supportant les nappes sans fin de leurs toits. Elles entassaient leurs masses géométriques ; et, quand toutes les clartés intérieures furent éteintes, qu'elles baignèrent dans le jour levant, carrées, uniformes, elles apparurent comme une machine moderne, hors de toute mesure, quelque machine à vapeur, quelque chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de métal, boutonné, rivé, fait de bois, de verre et de fonte, d'une élégance et d'une puissance de moteur mécanique, fonctionnant là, avec la chaleur du chauffage, l'étourdissement, le branle furieux des roues. »

### ***Retrouvailles de Florent et de son frère, marié et père de famille***

« -Ah ! mon pauvre ami, dit-il, tu n'as pas embelli là-bas... Moi, j'ai engraisé, que veux-tu !

Il était gras, en effet, trop gras pour ses trente ans. Il débordait dans sa chemise, dans son tablier, dans ses linges blancs qui l'emballaient comme un énorme poupon. Sa face rasée s'était allongée, avait pris à la longue une lointaine ressemblance avec le groin de ces cochons, de cette viande, où ses mains s'enfonçaient et vivaient, la journée entière. Florent le reconnaissait à peine. Il s'était assis, il passait de son frère à la belle Lisa, à la petite Pauline. Ils suaient la santé ; ils étaient superbes, carrés, luisants ; ils le regardaient avec l'étonnement des gens très gras pris d'une vague inquiétude en face d'un maigre. Et le chat lui-même, dont la peau pétait de graisse, arrondissait ses yeux jaunes, l'examinait d'un air défiant ».